

L'HUMANISME DE MACHIAVEL

Kouadio Symphorien KOUADIO

Université de Bouaké

Bouaké-Côte d'Ivoire

RÉSUMÉ

Nicolas Machiavel, ce penseur politique est en effet le seul dont le nom soit en usage en désignant un genre politique, voire un caractère moral dans la réalité des comportements humains.

Mais, s'il n'est question que de ce genre de comportement, n'est-ce pas un phénomène aussi ancien que les pratiques qui ont cours dans les sociétés politiques elles-mêmes ?

Ses préoccupations dans leur ensemble s'inscrivent ici dans un souci de réalisme qu'on pourrait inscrire d'abord dans une philosophie de l'existence en général. C'est d'ailleurs dans ce sens que le « machiavélisme » se présente comme un humanisme.

Mots clés : Humanisme, machiavélisme, réalisme, Médicis, principautés ecclésiastiques, Etat souverain, oripeaux spirituels.

INTRODUCTION

L'humanisme de Nicolas Machiavel, comme éthique en politique, nous interpelle par le simple fait que de toute sa pensée, ce qui semble le mieux connu et qui transcende en cela la connaissance de cette pensée elle-même, c'est le « machiavélisme ». Machiavel est en effet le seul dont le nom est en usage en désignant un genre politique, voire un caractère moral dans la réalité des comportements humains. Il s'agit d'une politique fondée exclusivement sur des considérations de commodité, qui amène l'homme d'Etat à exploiter tous les moyens, légaux ou illégaux, pour parvenir à ses fins. Et ces dernières se résument dans le succès de sa politique.

Mais, s'il n'est question que de ce genre de comportement, n'est-ce pas un phénomène aussi ancien que les pratiques qui ont cours dans les sociétés

politiques elles-mêmes ? C'est pourquoi il importe de nous demander pourquoi donne-t-on le nom de Machiavel qui n'a fait que le reprendre et, surtout, qui ne s'est fait connaître par ses écrits et par sa pensée que dans un passé relativement récent, depuis cinq cents ans environ. Par ailleurs, si c'est parce que Machiavel fut le premier à s'exprimer publiquement dans un livre sur ce phénomène dans un esprit stratégique pour la conquête du pouvoir politique et surtout pour sa conservation que son nom a servi à le désigner, il conviendrait alors d'étudier sa pensée pour savoir à partir de quel principe se définissent les fondements réels du « machiavélisme ».

Ses préoccupations dans leur ensemble s'inscrivent ici dans un souci de réalisme qu'on pourrait inscrire d'abord dans une philosophie de l'existence en général. C'est d'ailleurs dans ce sens que le « machiavélisme » se présente comme un humanisme. Nous relevons en effet dans ses écrits des éléments qui se traduisent comme des leçons de sagesse dans la vie politique, ainsi comme nous le verrons dans les

« Essais » de Montaigne des leçons de sagesse touchant à différents aspects de sa vie : de l'enfance, où il s'agit de « former le jugement », à la vieillesse où « Il faut cultiver son jardin ». Ainsi, de même que l'humanisme de Montaigne se construit à partir des expériences de sa propre vie, nous verrons que l'humanisme de Machiavel est en rapport très étroit avec la sienne. La seule différence est que le premier énonçant une sagesse pour sa vie privée, sa vie de citoyen, le second, c'est-à-dire Machiavel, le fait pour la vie publique, celle de l'homme d'Etat, dans laquelle il se trouve lui-même profondément impliqué, pour avoir été, par rapport à la vie politique de son époque, témoin et acteur.

C'est pour cette raison que les étapes de notre réflexion seront : la situation socio-politique de l'Italie du XV^{ème} au XVI^{ème} siècle, avec la perte du pouvoir politique des Médicis, qui correspond à la chute en grâce de Machiavel ; puis la formation du prince et le plaidoyer de Machiavel pour son retour de grâce.

I. SITUATION SOCIO - POLITIQUE DE L'ITALIE

La politique de l'Italie du XV^{ème} au XVI^{ème} siècle se basait sur la morale et la neutralité. Autrement dit, comme l'indique Machiavel, « la tranquillité du pays reposait sur un système d'équilibre d'autant plus aisé à sauvegarder que l'Italie vivait en vase clos et qu'aucun de ses Etats n'était en mesure de se lancer dans une grande aventure guerrière »¹. Mais une telle situation rendait aussi le pouvoir politique impuissant et exposé à l'annexion étrangère. Ainsi, Charles VIII, à la tête d'une croisade militaire française à Florence, n'eut aucune difficulté à provoquer la chute du pouvoir des Médicis et le rétablissement de la république dont Machiavel fut le Secrétaire à partir de 1498. Mais en 1512, les partisans des Médicis envahissant le palais de la Seigneurie, ce fut la reprise du pouvoir des Médicis. Machiavel fut alors chassé de son poste et contraint à l'exile de l'administration pour 15 ans.

C'est pendant cette période qu'il réfléchira sur les actions passées, les siennes et celles des autres, de même que sur la république romaine pour comprendre d'où venait la rigueur de cette république qui faisait défaut à Florence. Il s'interrogera également sur les leçons que le républicain de son temps pouvait tirer de la réussite des anciens.

Le projet politique de Machiavel consiste à former un nouveau type d'homme d'Etat pour l'Italie à travers « Le prince », individu qui exerce le pouvoir

dans une monarchie ; et par extension, autorité qui détient la réalité du pouvoir dans n'importe quel Etat.

L'auteur part de la situation politique de l'Italie du XV^{ème} au XVI^{ème} siècle qui se morfond dans une situation d'anarchie généralisée. Mais cette situation, c'est aussi celle de Machiavel lui-même, un homme politique qu'une crise vient de réduire à l'inaction et qui envisage d'entreprendre son retour en grâce. Ses nouvelles ambitions politiques, il les consigne dans le rêve d'une reprise du pouvoir dont la mission incombe au « Prince », un nouveau type d'homme d'Etat auquel l'auteur confère un pouvoir fort et durable. Mais par rapport à ce pouvoir politique dont rêve Machiavel pour l'Italie, comment se présentait l'ordre politique ancien qu'il envisage de corriger ?

L'Italie s'enracinait dans une tradition chrétienne qui voyait dans la politique le prolongement de la morale. C'était encore la conception médiévale de la politique qui insistait davantage sur les aspects moraux du pouvoir que sur la question de stratégie en vue de la conquête et de la conservation du pouvoir politique.

Or l'Italie de cette période du XV^{ème} au XVI^{ème} siècle se caractérisait par une avance culturelle et économique en Europe, contrastant fortement avec son retard politique et militaire.

Du point de vue économique, le secteur agricole, secteur essentiel de l'économie en Europe en général, connaissait en Italie d'importantes transformations reposant sur la demande des grandes villes en forte croissance démographique. Quant à l'industrie, elle connaît des innovations en mécanique, en optique et en horlogerie, dimensions auxquelles s'ajoute le textile qui bénéficie d'une organisation selon les structures **c a p i t a l i s t e s**.

L'économie italienne repose dans son ensemble sur le rayonnement d'un commerce italien qui prospère dans toute l'Europe occidentale. Les atouts de ce commerce, ce sont des techniques commerciales que les Italiens maîtrisent parfaitement à cette époque déjà : comptabilité, assurances, lettre de change, chèque bancaire. Le premier chèque connu en Europe est italien et il date de 1374.

Participe aussi de cette influence de l'Italie en Europe occidentale sa renaissance culturelle faite de retour à des sources anciennes, et d'émergence de valeurs nouvelles. Le réalisme traverse tous les genres ; et cela, de la peinture à la sculpture. Au plan de la conception de l'homme, c'est la promotion de l'individu sortant de sa nature pécheresse. Théoriquement, il n'y a plus de droit divin et la politique se démarque des

sentiments. Tout est en place dans les esprits pour comprendre qu'il est question de légitimer le pouvoir politique dans son autonomie et sur la base du calcul et de la force.

Mais comment articuler toute cette avance économique et culturelle autour de la réalité politique et militaire ? Voilà ce qui faisait cruellement défaut à l'Italie.

Aussi demeurait-elle impuissante à se constituer en un Etat souverain et unifié ; ce qu'avaient fait, quant à eux, dans la même période, plusieurs Etats européens qui étaient d'ores et déjà engagés dans la voie de leur unité politique. Toute la péninsule était ainsi émietée en une multitude de principautés ecclésiastiques, sorte de petits Etats rivaux acquis au hasard de la "fortune", sort excluant le mérite, le talent, le génie personnel ou l'effort du prince.

Ces principautés ecclésiastiques étaient soutenues par les anciennes institutions religieuses qui fondaient la politique sur la base de la religion et de la neutralité.

Mais une situation aussi précaire n'était pas sans menaces graves d'annexions et d'instabilités pour l'Italie. « Ces potentats avaient à prendre garde à deux choses principales ; l'une, qu'un étranger n'entrât en armes en Italie ; l'autre, qu'aucun d'eux n'étendît son territoire »². Et Machiavel de proclamer avec insistance qu'en dépit des oripeaux spirituels dont elle était couverte, la politique pontificale n'obéissait à d'autres lois qu'à celles du plus temporel des Etats. De fait, le montrait-il, la fragilité du pouvoir politique en Italie incombaient à l'Eglise qui, « n'ayant jamais été assez puissante pour s'emparer de toute l'Italie, (l'était cependant) assez pour empêcher un autre de l'occuper »³. Autrement dit, l'Eglise aura été la cause du fait que ce pays n'ait jamais pu se réunir sous un chef, et qu'il ait été divisé entre plusieurs petits princes. C'est ainsi, pouvons-nous conclure sur cette idée, que des cinq grands qui dominaient la péninsule, Florence, Milan, Naples, Rome, Venise, la Rome des Papes portait dans l'impuissance politique de l'Italie, une responsabilité que Machiavel n'aura jamais cessé de dénoncer.

Enfin, cette division politique que connaissait l'Italie s'accompagnait d'une impuissance militaire dont Machiavel établit clairement la cause dans le recours systématique des gouvernants aux « armes mercenaires » et dans l'oubli total des principes militaires des anciens. Ainsi, les princes d'Italie ont perdu leurs Etats et leurs principautés par faute « d'armes propres », c'est-à-dire d'une armée levée sur leur propre territoire, en ignorant que l'autonomie militaire était le socle de tout pouvoir politique. « ... pour tout Etat, soit ancien, soit nouveau, soit mixte, les principales bases sont de bonnes lois et de bonnes armes » (4). Machiavel insiste en cela sur la rigueur qui témoigne du mérite d'un gouvernant dont le pouvoir n'a pas été hérité ou reçu dans les circonstances du hasard. Car, dans le cas contraire, le souverain s'oublie dans l'habitude d'une paix artificielle et la confiance illusoire dans la stabilité d'un pouvoir fondé sur la tradition, en ignorant que la tempête peut toujours arriver.

De ce qui précède, nous pouvons alors retenir que le retard politique et l'impuissance militaire de l'Italie, autrement dit une Italie à la fois aussi riche et aussi faible, qui n'était donc pas à même de protéger son développement économique et son rayonnement culturel s'exposait en Europe en objet de convoitises et d'ambitions expansionnistes. Aussi la pénétration étrangère y fut-elle d'autant plus facile que les princes italiens n'hésitaient pas à recourir les uns contre les autres à des armées étrangères.

Le premier perdant dans les guerres d'Italie, est tout naturellement l'Italie elle-même. Ainsi, Machiavel résume les malheurs de l'Italie dans cette phrase : « L'Italie a été courue par Charles, pillée par Louis, violée par Ferdinand et déshonorée par les Suisses »¹. Aussi entreprit-il de travailler contre la décadence politique de la péninsule en se mettant en service pour la constitution de l'Etat italien.

Mais Machiavel au service de l'Etat, c'est Machiavel l'homme politique en quête de son retour de grâce. C'est pourquoi il serait juste d'affirmer que l'une des grandes motivations de son œuvre, c'est, plutôt qu'une simple passion intellectuelle de formation altruiste ou qu'une démonstration de sentiment patriotique en cherchant à investir son pays de la puissance et de l'honneur qu'il lui fallait en tant que nation, l'intérêt personnel de Machiavel, la passion d'une ambition qu'il tient à satisfaire dans le réalisme d'une entreprise au bout de laquelle il se voit lui-même bénéficiaire : la reconquête d'une situation, la réalisation d'un retour de grâce politique.

Footnotes)

Machiavel, *Le prince*, pp. 21-22.

Ibid, p. 21.

Machiavel, *Discours*, Livre I, Chapitre XII, p.416.

II. FORMATION DU PRINCE ET PLADOYER POUR UN RETOUR DE GRÂCE

Revenons sur la situation personnelle de Machiavel avant sa disgrâce politique et sociale. En 1498, Machiavel est nommé Secrétaire de la seconde chancellerie. Il est en outre Secrétaire des dix notables élus de Liberté et de Paix sous la république de Soderini. Ses responsabilités s'étendent aux questions d'ordre intérieur, de relations extérieures et de défense de la république. Très vite, il sait se montrer efficace et se voit confier les missions les plus délicates.

Comptes rendus, lettres, rapports jalonnent ce travail passionnant qui ne se limite pas aux tâches diplomatiques. C'est que, depuis 1500, Machiavel est devenu recruteur d'une milice nationale, projet auquel il n'épargnera aucun effort. Pier Soderini a donc auprès de lui, pour conseiller et homme de confiance, un être à l'âme ardente et aux convictions fermes.

Mais à partir de 1512, l'aventure républicaine de Florence se termine avec le départ des Français que la Sainte-Ligue, conduite par le Pape Jules II, chasse d'Italie. Ce fut la reprise du pouvoir des Médicis qui s'emparent du palais de la seigneurie et chassent Pier Soderini, le chef de la république florentine. Un décret est pris contre Machiavel, qui le démet de son grade et l'exclut de l'administration : on ne lui pardonne pas d'avoir été l'homme de confiance et complice de Soderini. En février 1513, accusé d'avoir participé à un complot, il est jeté en prison et torturé. Mais il est amnistié trois semaines plus tard, faute de preuve pour son inculpation. Machiavel suit tout de même Soderini dans la disgrâce. Et en dépit de ses efforts pour gagner la confiance des Médicis, il n'est pas autorisé à conserver son poste. Les nouveaux maîtres de Florence jugent même prudent de le placer en résidence surveillée. Ce n'est donc pas de gaîté de cœur qu'il quitte Florence pour se réfugier avec sa famille à Santo Andréa suite à son implication, bien malgré lui, dans la conspiration de 1513 contre les Médicis.

Tout le malheur de la situation de Machiavel en cette période se résume dans cette confidence qu'il adressa à son ami Vettori « Je sens que je m'use et cela ne peut pas durer de la sorte sans qu'à la longue la pauvreté ne fasse de moi un objet de mépris »².

C'est en cette période aussi où, se sentant au plus profond de l'amertume causée par la perte de sa position sociale et politique d'antan, l'ancien Secrétaire de la république florentine, rêvant de refaire sa situation, va se consacrer à préparer des idées à mettre au service des tenants du pouvoir actuels en espérant de ces derniers. Voici à ce propos, ce qu'il écrit à l'adresse des Médicis :

« Ceux qui ambitionnent d'acquérir les bonnes grâces d'un prince ont ordinairement coutume de lui offrir (...) quelques-unes des choses qu'ils estiment le plus entre celles qu'ils possèdent ou auxquelles ils le voient se plaire davantage. Désirant donc me présenter à votre Magnificence avec quelque témoignage de mon dévouement, j'ai trouvé dans tout ce qui m'appartient rien qui me soit plus cher ni plus précieux que la connaissance des actions des hommes élevés en pouvoir, que j'ai acquise soit par une longue expérience des affaires des temps modernes, soit par une étude assidue de celles des temps anciens, que j'ai longuement roulée dans ma pensée et très attentivement examinée; et qu'enfin j'ai rédigée dans un petit volume que j'ose adresser aujourd'hui à votre Magnificence »¹.

Le projet politique de Machiavel s'énonce dans les questions suivantes : comment arriver au pouvoir ? Comment l'exercer ? Comment le conserver ?

Le préalable dans ce projet, c'est l'unification de l'Italie par un homme fort, car, affirme-t-il, « il faut un homme seul pour fonder une république »². On voit donc tout indiqué l'option qui correspond aux aspirations de l'auteur en fonction du rêve et de l'ambition que caresse Machiavel : la monarchie. C'est à travers un tel régime qu'il est plus aisé de bâtir un pouvoir fort. « Aucun pays ne fut jamais uni ou heureux s'il n'en vient jamais à obéir tout entier à une république ou à un prince, comme il est arrivé à la France ou à l'Espagne »³. Et justement, l'idée que vise Machiavel est explicitement pour objet de faire accéder l'Italie au rang d'un Etat national, à l'égal de la France et de l'Espagne. Et si, pour la réforme de l'Etat italien, l'auteur fonde le pouvoir de son héros sur la base du dieu de la politique

(Footnotes)

¹ Machiavel, *Le prince*, chapitre XII, p. 135.

² Machiavel, Extrait d'une lettre à son ami Vettori, le 10 décembre 1513, p. 1437.

qui est le rapport des forces et la violence, c'est précisément parce qu'il est inspiré par la lecture des anciens, Polybe et Tite-Live, qui ont tracé l'aventure de la république romaine. De ces auteurs il retient surtout la nécessité des valeurs civiques à l'allure de la "Pax Romana". Il rêve que son « prince » pourrait être Julien de Médicis qui exerce l'autorité à Florence au nom du Pape dont il espère sa réintégration dans l'administration florentine, ou sa nomination dans une fonction à Rome.

Et c'est ici qu'on pourrait se poser à juste raison la question de savoir si ce qu'entreprend Machiavel ne vise pas à former un tyran.

Il part en effet d'un principe : Il faut privilégier en politique la raison d'Etat. Le prince doit écarter toute considération sentimentale ou morale ; pour atteindre ses objectifs, il ne doit pas hésiter à recourir à la force ou à la ruse, quand cela est nécessaire. Pour lui, cela constitue un principe de gouvernement qui trouve son fondement dans la connaissance de l'être humain.

Ayant en effet tiré de son expérience de la vie politique de Florence et de son étude de l'histoire romaine des leçons sur la malveillance et la nature pessimiste de l'homme, Machiavel se propose de donner à son souverain des enseignements qui devront lui permettre de se maintenir au pouvoir. Sa théorie politique est construite sur un certain pessimisme à l'égard de la nature humaine. Il est acquis à l'idée que les hommes sont méchants, ingrats et de nature dissimulée.

La conception anthropologique de Machiavel repose sur l'idée que les hommes sont par essence « des êtres de désirs et de passions »⁴, que la raison ne dirige qu'exceptionnellement.

C'est pourquoi, pense-t-il, « quiconque veut fonder un Etat et lui donner des lois, doit supposer d'avance les hommes méchants et toujours prêts à montrer leur méchanceté toutes les fois qu'ils en trouveront l'occasion »⁵.

Constatons ainsi que les "cruautés" dont on serait tenté de penser que Machiavel investit le prince ses sujets constitue le répondant harmonieux de ce que renferme la nature des hommes dont il est question de faire des citoyens. De la sorte, la fin, pour Machiavel, justifie les moyens, tel qu'il en témoigne ici : « que le prince songe uniquement à conserver sa vie et son Etat : s'il y réussit, tous les moyens qu'il aura pris seront jugés honorables et loués par tout le monde » (11). Ainsi, par exemple, le prince devra débarrasser l'Italie du pillage et de l'anarchie. Aussi n'hésite-t-il pas à lui mettre

entre les mains la ruse et la cruauté contre les hommes si le bien de l'Etat l'exige.

Mais ces moyens indispensables de gouvernement ne prouveront leur efficacité que selon le mode d'acquisition du pouvoir qui exclut l'opportunisme ou le hasard.

Fonder un Etat implique de savoir comment prendre le pouvoir et le garder. C'est à ce but que Machiavel subordonne toute action du prince. C'est cette passion qui l'inspire et qui fait que le prince, investi de ses responsabilités exceptionnelles, se trouve placé hors du commun et doit savoir entrer dans la voie du mal si cela est nécessaire.

Pour lui, la violence du politique est donc indispensable, parce que les hommes sont à la fois stupides et méchants. Le prince qui s'abstient de la violence ne peut éviter sa propre perte ni la ruine de son Etat. « ... qui veut faire entièrement profession d'homme de bien ne peut éviter sa perte parmi tant d'autres qui ne sont pas bons »⁶. Au sujet du rapport de la politique à la morale, le prince de Machiavel doit se donner le moyen de les distinguer en sachant se tenir à distance de la séduction du peuple qui ramollit le cœur et affaiblit la volonté politique, car cela, bien souvent, finit par s'accompagner du sacrifice déraisonné de la raison d'Etat. Machiavel pense en effet que l'amour que le peuple a pour son prince peut être un moyen pour celui-ci de gouverner, mais il doit plutôt préférer la crainte à l'amour.

Enfin, l'objectif immédiatement recherché par l'ancien haut fonctionnaire de l'administration florentine, c'était l'unification de l'Italie qui, depuis quinze ans, restait la proie facile des envahisseurs français et espagnols. Et pour ce faire, Machiavel ne voit que la nécessité d'une monarchie, c'est-à-dire « une main royale qui, par sa puissance absolue et excessive, mette un frein à l'excessive ambition et corruption des puissants »⁷.

(Footnotes)

¹ Machiavel, *Le prince*. Voir Dédicace à Laurent de Médicis, p. 288.

² Machiavel, *Discours*, Livre I, chapitre IX, p. 405.

³ Ibid, Livre I, chapitre XII, p. 416.

⁴ Ibid, *Discours*, Livre I, chapitre XXXVII.

⁵ Ibid, Livre I, chapitre III.

⁶ Ibid, Livre I ? chapitre LV.

⁷ Ibid, pp. 497-498.

CONCLUSION

Au début de notre réflexion, nous annonçons l'humanisme de Nicolas Machiavel. Le voilà donc dans le « machiavélisme ». Il n'a rien de gratuit et il n'a rien conceptuellement de monstrueux non plus pour qu'on en ait retenu jusque-là l'idée de cette nature de cruauté humaine qui défigure l'âme en la vidant de son essence divine. Il se caractérise plutôt par un sens très poussé de réalisme. C'est un réalisme qui s'élève de l'expérience profonde de l'auteur tirée de son passé dont il sent l'action inachevée pour charger d'aspirations à l'universel tout son être.

Machiavel se sent un appel renouvelé pour servir son prochain dans la volonté ardente de reprendre du service dans l'administration de son pays. Dans le passé, il n'avait pas achevé sa mission ; et c'est celle-là même dont il poursuit inlassablement le désir de réalisation, en oeuvrant pour être au service d'un souverain instruit de ses leçons et de ses conseils. Notons ici que tout ce qui transparaît de ses idées comme cruauté ou immoralité, comme méchanceté et vulgaire pragmatisme est à juger à l'aune de la nature profonde de l'homme auquel cela s'applique. Du reste, c'est dans la durée que se mesure réellement la valeur pratique des actions qu'on pose à l'intention de ses semblables, qu'il s'agisse de particuliers ou de communautés.

La lucidité de Machiavel par rapport à l'histoire réelle des hommes, la rigueur de ses analyses concernant la logique des rapports de force et des ruses du pouvoir ont certainement permis aux penseurs qui l'ont suivi de mieux appréhender la politique, d'en saisir la complexité, les détours ainsi que les risques.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1. MACHIAVEL, N., 1952. *Œuvres complètes*, "Bibliothèque de la Pléiade", Trad. Edmond Baincou, Ed. Gallimard, Paris.
2. MACHIAVEL, N., 1980. *Le prince*, Trad. Yves Lévy, Ed. Flammarion, Paris.
3. FICHTE, J. G., 1981. *Sur Machiavel écrivain*, in Machiavel et autres écrits philosophiques et politiques de 1806 à 1807, Collection "Critique de la politique", Trad. Luc Ferry et Alain Renault, Ed. Payot, Paris.
4. LEFORT, C., 1986. *Le travail de l'œuvre Machiavel*, "Bibliothèque de philosophie", Ed. Gallimard, Paris.
5. PLATON, 1950. *Hippias mineur*, œuvres complètes, Tome I, "Bibliothèque de la Pléiade", Trad. Léon Robin, Ed. Gallimard, Paris.
6. PLATON, 1966. *La République*, Trad. Robert Baccou, Ed. Flammarion, Paris.
7. ROUSSEAU, J. J., 1966. *Du contrat social*, Ed. Flammarion, Paris.
8. SPINOZA, 1980. *Traité politique*, Trad. Charles Appuhn, Ed. Flammarion, Paris.